

GAUTHIER LIBERMAN

À PROPOS DU FRAGMENT 58 LOBEL–PAGE, VOIGT DE SAPPHO

aus: Zeitschrift für Papyrologie und Epigraphik 108 (1995) 45–46

© Dr. Rudolf Habelt GmbH, Bonn

A PROPOS DU FRAGMENT 58 LOBEL–PAGE, VOIGT DE SAPPHO

Un fragment papyrologique publié en 1922 (P. Oxy. 1787 fr. 1+2, 3e s.) est par bonheur venu recouper un fragment sapphique de tradition indirecte où Athénée (687b) cite le philosophe péripatéticien Cléarque (fr. 41 Wehrli), qui lui-même, au livre III d’une oeuvre intitulée Περὶ βίων, transcrit deux vers de Sappho (fr. 58 Lobel–Page, Voigt). Le fragment papyrologique contient les traces d’une petite trentaine de vers dont il n’est pas certain qu’ils appartiennent à un seul et même poème (on a pu supposer que le vers 13 est l’incipit d’un nouveau poème). En tout cas il est certain qu’à partir du vers 13 le locuteur du poème, à savoir très probablement Sappho elle-même, évoque les marques sur son corps de la vieillesse ainsi que de l’affaiblissement qui en résulte. Puis, dans les vers 18–22 au moins, la poétesse évoque le personnage de Tithon, en des termes qui rappellent des vers d’un Hymne à Aphrodite (*Hymnes homériques*, 5.218–238). Les bribes contenues dans les vers 18–22 semblent mentionner le rapt de Tithon (v. 20), le fait que la vieillesse s’est saisie de lui malgré le privilège de l’immortalité à lui conférée (v. 21)¹. En utilisant une suggestion plausible de Di Benedetto², on peut supposer que dans les vers 23–24 la poétesse exprimait à peu près le souhait – même si elle le croit au fond d’elle-même irréalisable – que Zeus confère une éternelle jeunesse au mortel qui pense qu’il n’y a pas de plus grand mal que la flétrissure de la grâce corporelle³. Le distique peut-être final revient à la poétesse:

ἔγω δὲ φίλημμ’ ἀβροσύναν, 4]τοῦτο καί μοι
τὸ λάμπρον ἔρωσ ἀελίω καὶ τὸ κάλον λέλιγογχε.

Le sens de ces deux vers est obscur, et tel il paraissait à leur citeur, Cléarque, qui en offre une paraphrase. Tout récemment, B. Marzullo⁵ a commenté les termes employés dans le second vers et a notamment indiqué qu’il fallait absolument faire dépendre ἔρωσ du mot qui le suit, ἀελίω. Marzullo ne propose pas sa traduction du distique; nous nous proposons de le comprendre en le mettant en relation étroite avec l’*exemplum* mythologique qui le précède. Cet *exemplum* évoque un mortel qui, bien que le privilège de l’immortalité lui ait été accordé, se trouve atteint par le vieillissement éternel qui anéantit sa beauté. En opposition au mortel qui aime la grâce corporelle par-dessus tout, Sappho aime l’ἀβροσύνη, et, en opposition à Tithon qui devient immortel mais perd sa beauté et ne cesse de se flétrir, Sappho reste mortelle mais elle a acquis pour la vie un genre spécial de λαμπρόν et de

¹ Voir V. Di Benedetto, *Quaderni Urbinati di Cultura Classica*, 19, 1985, p. 151–152.

² *Ibid.*, p. 162 avec n. 47.

³ Il est tentant, au vers 23, de suivre Hunt en suppléant φθ]ιμέναν et de supposer la présence du mot χάριν dans la partie manquante du vers.

⁴ Il y a place ici pour six lettres d’après Hunt, l’éditeur princeps, qui écrit φίλημμ’; cela fait cinq lettres si le papyrus portait φίλημμ’.

⁵ *Philologus*, 138, 1994, p.189–193.

καλόν. La singulière et difficile expression ἔρωσ ἀελίω, «amour du soleil», s'explique mieux quand l'on songe que Sappho a en vue l'opposition suivante: tandis que l'amour d'Aurore (génitif subjectif) a valu à Tithon l'immortalité et la flétrissure sans fin, l'amour du soleil (génitif objectif), c'est-à-dire de la lumière du soleil qui pour les Grecs est synonyme de vie, vaut à Sappho brillance et beauté. L'expression «amour du soleil» n'est vraiment compréhensible que si elle renvoie à l'*exemplum* mythologique de Tithon: la mise en rapport du cas de Tithon et du sien propre a inspiré à la poétesse le tour «amour du soleil», analogique de celui qu'on eût employé avec propriété en parlant de Tithon, à savoir «l'amour d'Aurore». La fonction du soleil pour Sappho est représentée comme analogue à celle d'Aurore pour Tithon.

La paraphrase de Cléarque, φανερόν ποιούσα πάσιν ὡς ἡ τοῦ ζῆν ἐπιθυμία τὸ λαμπρόν καὶ τὸ καλὸν εἶχεν (εἴληχεν Hunt) αὐτῇ, appuie notre interprétation mot à mot du dernier vers cité, qui est aussi celle de Di Benedetto et de Marzullo, même si Cléarque donne à καλόν un sens moral qu'il n'a pas chez la poétesse. Nous nous séparons de Marzullo sur l'interprétation de τοῦτο⁶: à notre sens ce mot ne se rapporte pas à ce qui le suit (τοῦτο τὸ λάμπρον καὶ τὸ κάλον); la paraphrase de Cléarque, φανερόν ποιούσα πάσιν, invite à rapporter τοῦτο à ce qui le précède et à suppléer ἵστε δὲ] τοῦτο, καί μοι . . .⁷ Le sens sera: «Mais quant à moi j'aime ce qui est délicat – sachez-le – et l'amour du soleil m'a fait obtenir brillance et beauté dans l'ordre de l'ἀβροσύνη». L'article dans τὸ λάμπρον καὶ τὸ κάλον peut avoir à l'époque de Sappho valeur déictique et rapporter à une sphère particulière indiquée par le contexte les deux adjectifs substantivés (il ne s'agit pas du beau «en soi»!). Sappho oppose son sort à celui de Tithon, et paraît dans le même temps opposer sa doctrine à ceux qui mettent la grâce corporelle au-dessus de tout: ce qui compte pour elle, c'est l'ἀβροσύνη, mot cher à Sappho et qui définit une conception esthétique et morale de la vie socialement et politiquement très marquée, celle d'une aristocrate λυδίζουσα opposée à d'éventuelles lois somptuaires de Pittacus restreignant l'importation d'objets de luxe lydiens⁸.

⁶ P. 191 n. 13.

⁷ Hypothèse évidente de Di Benedetto, loc. cit., p. 153, qui ne prend pas appui sur la paraphrase de Cléarque et ne voit pas en ἵστε un impératif. Remarquons enfin que Di Benedetto aurait dû noter que le scribe a indiqué par une apostrophe qu'il lisait]φιλ' ἄοιδον au v. 12 et non]φιλάοιδον, interprétation conjecturale même si elle est presque certaine.

⁸ Voir S. Mazzarino, *Athenaeum*, 21, 1943, p. 58, et dans *Fra Oriente e Occidente*, Florence, 1947, p. 193–194.